Quarante-et-unième Année — N° 132 UN NUMÉRO : 15 CENTIMES LUNDI 11 MAI 1896

JOURNAL DE ROUBAIX

TARIF D'ABONNEMENT :

ROUBAIX-TOURCOING. . . . Trois mois. . . 13 fr. 50. . . Six mois . . 24 fr. . Un an. . . 50 fr.
NORD — PAS-DE-CALAIS — SOMME — AISNE . . . . Trois mois. . . 15 fr.
Les autres Départements et l'Etranger, les frais de poste en sus.
Le prix des Abonnements est payable d'avance. Tout abonnement continue jusqu'à réception d'avis contraire.

BUREAUX & RÉDACTION
Roubaix, rue Neuve, 17. - Tourcoing, rue des Poutrains, 43
Directeur-Propriétaire : ALFRED REBOUX

ABONNEMENTS & ANNONCES :
Les Abonnements et Annonces sont reçus : à ROUBAIX, rue Neuve, 17. — A LILLE, rue du Curé-Saint-Etienne, 9 bis
à PARIS chez MM. Havas, Laffite et Cie, place de la Bourse, 8, et rue Notre-Dame-des-Victoires, 28. —
à BRUXELLES, à l'Office de Publicité.

ROUBAIX, LE 10 MAI 1896

PLUS DE DICTIONNAIRES

Les questions de réformes pédagogiques sont d'ordinaire très mal posées. On vous demande : Etes-vous pour ou contre le baccalauréat ? êtes-vous pour l'enseignement littéraire ou l'enseignement scientifique ? êtes vous pour ou contre le latin ? êtes-vous pour les classiques païens ou pour les classiques chrétiens ? Une question plus générale domine à notre avis toutes celle-là, celle de savoir si l'instruction secondaire, telle qu'on la conçoit de nos jours, convient réellement à tous ceux qu'on y enrégimente de gré ou de force. Il y a en France trop de collégiens et de lycéens, et il y en a trop, parce qu'il y a trop de fonctionnaires, trop de places dont l'Etat dispose, et qui servent d'appât aux ambitions carrières soit des enfants, soit de leurs parents. En revanche l'éducation pratique, celle des affaires, éducation agricole, industrielle et commerciale, est relativement arriérée, en dépit des écoles spéciales, où l'on enseigne surtout *la théorie de la pratique*.

Il en résulte une baisse universellement constatée dans le niveau des études classiques. On n'apprend plus pour apprendre, mais pour se caser quelque part. De là, l'immense quantité de jeunes gens qui possèdent quelques bribes de grec et de latin, et la rareté de ceux qui connaissent réellement ces deux langues.

Le latin, en particulier, devrait être appris par moins de jeunes gens, et il devrait être mieux appris par ceux qui l'apprendraient. Comment mieux l'apprendre ? Telle est la question à laquelle M. Edmond Demolins, commentant une excellente brochure de M. Benoist s'efforce de répondre dans le dernier numéro de la *Science sociale* (1).

Nos jeunes gens étudient le latin pendant sept ou huit ans, et il ne leur reste pas grand'chose. M. Benoist, chaudement approuvé par M. Demolins, pense qu'on pourrait très bien l'apprendre en trois ans, et l'apprendre d'une façon plus intéressante, en traduisant beaucoup plus d'ouvrages, beaucoup plus de chefs-d'œuvres des bons auteurs.

Cela semble d'abord un paradoxe : apprendre mieux, apprendre plus et apprendre en moins de temps ; cette triple formule présente au premier abord un aspect charlatanesque. Cet aspect est trompeur et voici pourquoi.

Quand on décompose la série des moments employés par les élèves à l'étude du latin, on demeure frappé du grand nombre d'heures inutilement dépensées à rabâcher la grammaire et surtout à feuilleter les dictionnaires, les lourds, les massifs, les horribles dictionnaires.

Un enfant reste quelquefois deux heures à traduire une version de vingt lignes. Ces deux heures ne pourraient-elles être mieux utilisées ? — Oui. Il suffirait pour cela d'une chose bien simple, à savoir : *mettre des traductions entre les mains des élèves*.

Comment apprend-on les langues vivantes ? En causant avec ceux qui les parlent. Comme personne ne cause latin et grec, le meilleur moyen de suppléer à cette lacune est de mettre sous les yeux de l'élève un interprète muet qui lui explique *rapidement* (notez ce *rapidement*) ce que dit le texte latin ou grec.

L'élève ne fera ainsi, somme toute, que ce que font aujourd'hui tous les maîtres. Car c'est le secret de polichinelle qu'un professeur, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, se sent incapable d'expliquer au hasard un texte latin à ses élèves, et qu'il a bien soin, avant la classe, de préparer sa traduction... dans la traduction.

Licenciés et agrégés payent tribut à ces petites brochures jaunes. Ils ne s'en ventent pas. Mais allez donc regarder par dessus leur épaule, un quart d'heure avant la classe où ils vont « épater » leur jeune public.

L'immense avantage de la traduction, c'est de faire abattre en très peu de temps une grande quantité de besogne.

Demandez à certains élèves de troisième ou de seconde ce qu'ils ont traduit dans l'année. Ils vous répondront, par exemple : « La moitié d'un chant de Virgile, les *principaux* passages du *Pro Murena*, quelques *morceaux choisis* de Tacite ». Pauvres oiseaux, parfois affamés de pâture, à qui l'on distribue ainsi de parcimonieuses becquées ! Arrivé en rhétorique, l'élève fait en français de grandes dissertations sur Homère, Sophocle, Virgile, Cicéron, qu'il ne connaît que par échantillons microscopiques ; et, naturellement, il juge d'après les manuels. Le beau moyen de former l'esprit de l'enfant à des appréciations personnelles !

Avec les traductions, l'élève pourrait préparer, dans le cours d'une seule étude, vingt, trente, cinquante pages d'un auteur. Il lirait d'un bout à l'autre des discours entiers de Cicéron, les *Annales* et les *Histoires* de Tacite, tout Homère, tout Virgile, tout Salluste, des livres entiers de Tite-Live, et il resterait du temps pour faire aux plus belles pages de saint Augustin, de saint Jérôme, de Lactance, de Salvien, cette place qu'il est si difficile, avec la meilleure volonté du monde, de leur créer aujourd'hui.

Le rôle du professeur, avec ce système, consisterait à contrôler le travail de l'élève, à s'assurer en classe que celui-ci a préparé ses auteurs en étude. Les règles de la grammaire s'apprendraient au fur et à mesure que l'application s'en présenterait. Des tableaux suspendus aux murs dispenseraient l'élève du travail de mémoire, si souvent recommencé, où le réduit l'emmagasinement obligatoire des déclinaisons et conjugaisons. Bien entendu, il faut que l'élève ait déjà un peu de sérieux pour se mettre à un régime de ce genre. Aussi importe-t-il, non seulement d'exclure du latin quiconque ne montre pas d'aptitudes pour cette langue, mais encore les enfants trop jeunes, encore peu capables d'une préparation intelligente. C'est pourquoi les basses classes devraient faire une large part à l'histoire, à la géographie, à tout ce qui demande principalement de la mémoire. Les trois dernières années, correspondant à nos classes de troisième, d'humanités et de rhétorique, suffiraient à l'étude efficace du latin.

M. Benoist et M. Demolins ajoutent bien d'autres réflexions très curieuses sur lesquelles nous ne pouvons insister ici. Contentons-nous d'avoir signalé en quelques mots ces idées originales, mais pratiques, dont l'esprit de routine pourra sourire, mais dont l'expérience, certainement, démontrera un jour la valeur.

G. d'Azambuja.

L'ASSASSINAT DE NOS COMPATRIOTES
A MADAGASCAR

Le *Journal officiel* de Madagascar publie un dramatique récit de la mort de nos compatriotes.

M. Duret de Brie (qui appartenait à une des plus honorables familles de Cognac) était allé reconnaître des gisements minéraux dans la région de Tsinjoarivo, accompagné de MM. Grand, ingénieur civil, et Théophile Michaud (du Mas du Puy, commune d'Iliesse, dans la Charente.)

Ils étaient arrivés à Kély-Mafana où ils avaient été bien reçus, lorsqu'une bande de 80 à 100 étrangers apparut près du village et les attaqua. C'étaient les Fahavalos du Sud, qui suivaient leurs traces depuis leur départ de Tsinjoarivo. Les habitants de Kély-Mafana s'associèrent aux trois Français pour repousser les agresseurs qui ne possédaient que 2 fusils et des armes blanches. On échangea des balles jusqu'à 6 heures du soir et le champ de bataille resta à nos compatriotes. Quelques-uns de leurs porteurs, effrayés, les avaient abandonnés pendant le combat. Le lendemain, les trois Français repartirent. Presque aussitôt trois autres coups de fusils dirigés contre eux leur prouvaient qu'ils étaient épiés et suivis. Ils se hâtèrent vers le Nord et ils arrivèrent à Manarintsoa, épuisés de fatigue.

Le gouvernement et les habitants leur firent bon accueil et leur promirent de les protéger le cas échéant ; mais l'on vit tout-à-coup s'approcher une nuée de Fahavalos — 14 ou 1500 — poussant des cris, sonnant de la corne, brandissant des sagaies, des couteaux et montrant une centaine de fusils.

Une partie des habitants se trouvant à un marché de la région assez éloigné du village, il n'en restait qu'un assez petit nombre. Les femmes et les enfants, épouvantés, sanglotaient.

Cependant les hommes se répandirent autour de l'enceinte, couverte par un fossé profond. Les trois Français se placèrent près de la porte de l'Est ; leurs serviteurs près de la porte du Sud ; ils avaient 6 fusils contre 100. L'échange de balles commença et dura près de deux heures. A ce moment, M. Duret de Brie ajustait un groupe de Fahavalos à 40 mètres environ, lorsque l'un de ces hommes, qu'il n'avait pas aperçu, rampant à travers les broussailles et qui était arrivé en face de lui de l'autre côté du fossé, à une distance quatre fois moindre, lui envoya une balle qui traversa l'avant-bras droit et pénétra dans la poitrine.

M. Duret de Brie était blessé mortellement. Il put cependant, aidé par MM. Grand et Michaud, faire quelques pas vers l'intérieur du village, où un homme et une femme signèrent leur propre arrêt de mort, comme on le verra tout à l'heure, en leur donnant l'hospitalité. Les habitants, démoralisés par la blessure du chef des blancs, abandonnaient à cet instant la défense et, franchissant le fossé, les bandits pénétrèrent dans le village par les quatre portes.

Les Fahavalos assiègent la maison où se trouvent M. Duret de Brie, ses deux amis et l'interprète Clément, qui dirigent sur eux, par les fenêtres, une fusillade nourrie et qui fait de nombreuses victimes. Le chef Rainitsizhena est tué. Alors, les assaillants incendient la toiture de chaume, qui s'abîme, la maison est pleine de fumée ; asphyxiés, nos compatriotes se précipitent au dehors. MM. Grand et Michaud, séparés, se jettent chacun dans une habitation voisine ; l'interprète Clément est massacré.

Les Fahavalos mettent le feu aux maisons où se trouvent MM Grand et Michaud, qui continuent à se défendre courageusement.

Chaque fois que la flamme les chasse, ils passent dans une autre maison. Enfin, M. Grand est tué à coups de gourdin et de couteau. M. Michaud, contraint de sortir de l'enceinte, tente de fuir dans la campagne. On l'entoure ; il lutte désespérément, tue encore plusieurs de ses agresseurs, mais il succombe sous le nombre. Des hurlements sauvages célèbrent cette victoire.

Le bandit Rainibetsimisaraka, qui a dirigé lui-même ses partisans, fait alors mettre à mort l'homme et la femme qui ont donné asile à M. Duret de Brie. Puis il pénètre dans la maison où, déjà mort sans doute, se trouvait notre infortuné compatriote. On entend un coup de feu ; c'est le chef des assassins qui a déchargé son arme sur ce corps inerte.

Cinquante cadavres de Fahavalos jonchent les rues de Manarintsa. Le nombre des blessés n'est pas moins considérable. Les voleurs ont pillé le village et chassé à coups de bâton tous les serviteurs et le cuisinier des blancs qui se sauvent éperdus, marchent toute la nuit et arrivent exténués à Sabotzy. Plusieurs sont blessés. L'un d'eux, couvert de sang, s'est présenté à Tananarive devant le résident général, auquel il a raconté ce terrible drame. On l'a ensuite transporté à l'hôpital.

(1) 15 avril 1896, chez Firmin-Didot.

DE LA PROPRETÉ

La nécessité des bains et de la propreté vient d'être démontrée d'une façon indéniable par le docteur Paul Remlinger, attaché au laboratoire du Val-de-Grâce, qui vient d'étudier les microbes et la peau à l'état sain et de compter approximativement ces microbes, ce qui n'était pas une petite besogne. Voici comment il a procédé : cinquante militaires, convalescents de maladies autres que des maladies cutanées, et qui ne s'étaient pas baignés depuis un nombre déterminé de jours, ont été envoyés au bain avec recommandation de se frotter vigoureusement toute la surface du corps. Les échantillons de l'eau du bain furent ensemencés dans de la gélatine, et la numération microbienne étant pratiquée, voici les résultats obtenus :

Hommes.	N'a pas pris de bain depuis	Quantité d'eau de la baignoire.	Nomb. de microbes cont. dans 1 cc. d'eau avant le bain	Nomb. de microbes cont. dans 1 cc. d'eau après le bain.	Nomb. de microbes abandonnés par le malade
Nos 41	3 semaines	240 lit.	350	4800	1068000000
42	13 jours	»	»	3200	184000000
43	10 jours	»	»	3200	684000000
44	15 jours	»	»	2800	588000000
45	9 jours	»	»	2000	396000000
46	1 mois	»	»	5400	1212000000
47	12 jours	»	»	2500	516000000
48	6 semaines	»	»	5000	1116000000
49	16 jours	»	»	3000	636000000
50	1 mois	»	»	3580	280000000

Et le chiffre est inférieur à la réalité ! D'une façon générale, le chiffre des microbes abandonnés par un individu, dans un bain, est proportionnel au nombre de jours qu'il a passés sans se baigner.

En prenant un bain tous les jours on peut arriver à une propreté relative de la peau ; voici les résultats obtenus dans ce deuxième cas :

Depuis quand il n'a pas été pris de bain.	Quantité d'eau de la baignoire	Nombre de microbes par cc. d'eau avant le bain.	Nombre de microbes par cc. d'eau après le bain	Nombre total de microbes abandonn
10 jours	240 litres	400	3000	624000000
la veille	»	350	2200	444000000
»	»	420	2060	379200000
»	»	300	850	132000000
»	»	400	600	48000000
»	»	420	650	63200000
»	»	400	500	24000000
»	»	420	650	63200000

Le chiffre moyen des microbes contenus dans un centimètre carré de peau saine est de 40,215 ; mais les régions velues, région de l'aisselle, etc., sont particulièrement riches sous ce rapport. C'est que la peau, quoi qu'on en ait dit, protectrice infidèle, se laisse envahir par les microbes ; cette frontière de notre organisation n'est pas sûre, il faut la garder par des lessivages méticuleux : songez donc qu'on peut déterminer la formation d'un anthrax rien qu'en frottant la peau du bras avec la culture pure du microbe de cette affection. Voilà des expériences qui feront plus pour populariser les bains, douches, etc., que tous les sermons de la terre.

La fraude sur les bières en Angleterre

On écrit de Londres, le 6 mai :

« Le conseil du comté de Londres fait publier le rapport annuel des chimistes chargés de diriger le laboratoire officiel. Les Londoniens qui commettront l'imprudence d'ouvrir ce volume n'oseront plus ni boire ni manger, tant la fraude et l'adultération y sont montrées dans toutes les denrées et dans tous les produits.

» Parmi les supercheries légales, les chimistes de l'administration métropolitaine en signalent une assez ingénieuse :

« Depuis quelques années, disent-ils, nous remarquons » que les bières sont de plus en plus salées. Aucune loi » n'interdit aux brasseurs de saler leurs bières à leur » gré, le sel n'étant pas considéré comme une substance » nuisible. Il conviendrait pourtant d'en limiter l'em- » ploi. En effet, à mesure que la dose de sel augmente, » la production et la consommation augmentent égale- » ment, le consommateur étant plus altéré que désal- » téré par sa boisson. Les brasseurs le poussent à l'al- » coolisme sous prétexte de le rafraîchir.

» Le même rapport relève une intéressante bévue de la loi. Un débitant, convaincu d'avoir introduit de l'eau dans sa bière est condamné à 250 francs d'amende. S'il est surpris introduisant de l'eau dans son lait, l'amende n'est plus que de 15 ou 20 francs. Or, dans le premier cas, la fraude tourne au profit du consommateur, puis qu'elle rend la bière plus légère, moins nuisible à la santé. L'intention frauduleuse est la même, mais les résultats en sont moins dangereux. Tout au contraire, le lait additionné d'eau perd toutes ses vertus. La logique exigerait donc que l'amende de 250 fr. fût prononcée contre le « coupeur » de lait, et la petite amende, celle de 15 à 20 francs contre le « coupeur » de bière. »

Courage, Mesdames

L'entrée des femmes dans les professions libérales prend, aux Etats-Unis, des proportions extraordinaires.

Il y a déjà plus de 4,500 femmes médecins dans les Etats de l'Union américaine. Les femmes peintres et sculpteurs sont plus de 10,800 au pays des dollars, qui possède, en outre, 22 femmes architectes, 127 femmes ingénieurs et 208 femmes légistes.

Par légions, en ces régions d'outre-mer, les femmes s'adonnent aux travaux des bureaux, où sont occupées, disent les statistiques, 27,700 teneuses de livres et comptables, 64,048 jeunes employées comme copistes ou secrétaires, etc.

Les *clergy-ladies* sont au nombre de 1,235. Mentionnons aussi les 4,865 femmes qui occupent « une position officielle ». Il s'agit sans doute de fonctions politiques rétribuées.

Quant aux femmes écrivains, elles forment une catégorie très considérée et très considérable, qui ne comprend pas moins de 2725 personnes vouées aux études littéraires et scientifiques.

En Angleterre, la seule presse de Londres compte près de deux cents collaborateurs en jupon, et aux Etats-Unis, d'après les derniers recensements, il y a 888 femmes journalistes.

***

Elles ont en ce pays une organisation particulière et ont fondé dans plusieurs villes des Sociétés fort importantes.

C'est surtout depuis la guerre de Sécession que les Américaines ont conquis dans la presse une place prépondérante. Lorsque, appelé à prendre les armes, un chef de famille devait abandonner le journal qu'il éditait, sa femme ou quelque proche parente s'emparait de la direction de la feuille et souvent la sauvait de la ruine.

Mary Bryan n'a pas commencé autrement sa brillante carrière. Avant de devenir la directrice d'une revue qui lui assura un revenu de 50,000 francs, elle rédigea le journal d'une petite ville dont la population, divisée en deux partis d'égale force, tenait ainsi à la fois pour le Nord et pour le Sud. Dans l'exaspération des esprits, le journal avait tout à craindre de cet état de choses. Des émeutes imminentes menaçaient à chaque instant son matériel.

Pour éviter une catastrophe, Mary Bryan jugea prudent de varier à l'infini le ton de ses articles. « Un jour, nous dit miss Sheldon, elle défendait l'esclavage avec toute la vigueur possible ; le lendemain, elle émettait de solides arguments en faveur de l'abolition ; et telle était son habileté que, pendant des semaines et des mois, elle a tenu son public sous le joug d'une logique, d'un esprit et d'un savoir-faire qui ont rendu son journal célèbre. Le plus incroyable est que, jusqu'au jour où toute émeute fut écartée, on ignora absolument que c'était une femme qui, avec le plus merveilleux talent, avait tenu cette plume plus puissante qu'une épée. »

Mais cette facilité à défendre des opinions successives n'est rien à côté de l'activité singulière qui distingue la femme américaine dans le reportage et l'interview. Miss Sheldon précise à ce sujet des faits extrêmement curieux.

« Comme interviewers, dit-elle, les femmes sont largement rémunérées ; celles qui embrassent cette carrière parlent ordinairement quatre ou cinq langues. La rapidité avec laquelle la journaliste se porte en un point quelconque du monde et son immense capacité de travail, quel que soit le lieu, ajoutent encore à la faveur dont elle jouit.

» Pour ne citer qu'un exemple, c'est une demoiselle, Adeline Knapp, de San-Francisco, mais native de Buffalo, qui, seule, a été envoyée comme reporter à Hawaï, lors des derniers troubles de cette île. »

Et elle s'est acquittée à merveille de sa tâche d'informatrice. Du reste, au dire de miss Sheldon, aucune question, si ardue qu'elle soit, ne rebute la femme journaliste. Beaucoup ont même une compétence spéciale pour traiter les questions de chemins de fer. D'autres font de la critique littéraire ou théâtrale.

On cite une demoiselle Middy Morgan, récemment décédée à New-York, qui était réputée pour le reporter le plus ferré du monde en ce qui concernait la tenue et le mouvement des marchés aux bestiaux !

***

Journalistes des deux sexes se traitent sur le pied d'une égalité parfaite aux Etats-Unis. Les femmes, bien qu'elles aient leurs cercles particuliers, sont admises à entrer dans les cercles masculins. Elles y donnent, d'ailleurs, les meilleurs exemples de bonne tenue. « Travaillant côte à côte avec l'homme, elles savent aussi bien s'abstenir de parler, affirme miss Sheldon, que proscrire l'usage du tabac ou la pratique du juron. »

L'influence de la femme a produit déjà d'excellents résultats aux Etats-Unis. On doit, en effet, aux journalistes femmes de ce pays une heureuse initiative ; c'est la création d'un journal d'un nouveau genre, le *Journal de Charité des Femmes*, qui, selon les besoins, se transporte de ville en ville.

Il se tire, grâce au prêt qu'un journal quotidien quelconque lui fait de son matériel et de ses presses. De la première à la dernière ligne, il est écrit par des femmes. Chaque exemplaire se vendant très cher, nous dit miss Sheldon, et atteignant jusqu'à cinquante francs le numéro, la recette nette arrive souvent au gros chiffre de 75,000 francs.

LES ITALIENS EN AFRIQUE

Rome, 9 mai. — Voici le texte d'une dépêche officieuse de Massaouah, datée d'hier :

« Le général Baldissera, dès son arrivée à Chersaber, a invité les ras Mangasgha, Sebath et Agostafari, à lui remettre nos prisonniers, les menaçant tous trois, en cas de refus, de sévères représailles.

» Le ras Sebath, mentant, selon sa coutume, répondit qu'il n'avait pas de prisonniers et qu'il lui importait peu qu'on incendiât même toute la contrée. Le général Baldissera ordonna alors au colonel Stevani d'aller dénicher Sebath dans ses repaires et de le punir.

» Agostafari remit les prisonniers les plus voisins, promettant que dans la journée de demain il conduirait les prisonniers restants, soit vingt en tout.

» Mangascha, tergiversant comme d'habitude, envoya des messagers et écrivit pour déclarer qu'il était chargé par Ménélick de traiter et de signer pour lui la paix, assurant qu'il était prêt à remettre les prisonniers qui sont encore dans le Tigré aussitôt que nous aurions abandonné Adigrat.

» Les négociations continuent, mais en attendant le général Baldissera a décidé que, demain, les menaces de représailles auraient un commencement d'exécution dans la direction de Mammsat et de Debra-Domo.

» Le prieur du couvent de Debra-Domo, craignant un châtiment, a envoyé des messagers à Mangascha pour l'engager à restituer ses prisonniers ; mais le général Baldissera n'attend aucun bon résultat de cette démarche, vu l'indifférence extrême que montrent en toute occasion les chefs abyssins pour le sort des populations qui leur sont soumises.

» Le colonel Stevani, chargé hier de punir Sebath, s'est dirigé avec trois bataillons contre l'*amba* de Debra-Matzo, repaire habituel du ras ; mais il a trouvé le repaire abandonné. Il poursuivit alors Sebath d'*amba* en *amba*, lui tuant 12 hommes et lui enlevant 800 têtes de bétail. Il punit en outre quatre villages d'où on avait tiré contre les Ascaris. Neuf de ces derniers ont été blessés.

» Mangascha se trouvait la nuit dernière dans le Gheralta ; le ras Aloula est encore entre Adoua et le Mareb ».

Le fort d'Adigrat est désormais évacué. Les malades, les convalescents, les bagages et le matériel non nécessaire sont partis. Le général Baldissera se propose de rester encore quelques jours à Adigrat pour tenter tous les moyens de délivrer nos prisonniers.

La dépêche officieuse ajoute que la santé des troupes est excellente. La mortalité des quadrupèdes a cessé. Une sécheresse extraordinaire persiste sur les hauts plateaux. Le total des forces qui se trouvaient dans le fort d'Adigrat le matin du 4 mai atteignait 1900 hommes.

GRAND-PÈRE

J'ai connu un vieillard d'un grand caractère. Je veux dire que la vie avait modelé son visage avec la puissance âpre, la subtilité, l'éclat magique qui caractérisent certains sculpteurs de génie. Que de fois, à la dérobée, et le cœur serré, j'ai détaillé cette physionomie d'homme sillonnée de rides, douloureuse, tendre, grave, où les yeux las gardaient encore malgré tant de larmes un peu de grâce et de langueur aimante !

Ce vieillard, riche et d'une politesse exquise, cultivé comme on ne l'est plus, était mon voisin. Nous nous étions liés par un goût commun des fleurs et des grands arbres dont les parfums et les bruissements s'exhalaient et vibraient sous nos balcons jumeaux. Et pour ma part tout être qui aime la nature d'un cœur sincère m'est cher jusqu'à la fraternité. Nous causions. Il me racontait sa jeunesse un peu romanesque, ses voyages. Les heures passaient légères, clarifiées par la sénérité de cette âme de vieillard que je sentais si près de la mienne. Malgré tout et si forte que fût notre cordialité, il gardait dans ses épanchements un ton délicat de réserve qui produisait sur mes nerfs un effet délicieux de fraîcheur contrastant agréablement avec l'amertume de ses anecdotes.

Ce vieillard s'appelait M. Miroir et jamais homme ne fut mieux nommé, car il avait l'éclat froid d'une glace et, comme elle, reflétait lumineusement toutes ses perceptions. Deux douleurs avaient brisé le cœur de M. Miroir. Il avait perdu sa fille à dix-neuf ans, alors qu'elle venait de mettre au monde un garçon pour lequel le vieil homme se prit d'une affection sans mesure.

L'enfant, Gabriel, grandit. J'ai vu son portrait. Imaginez une façon de petit roi débile, aux yeux profonds et doux emplis d'une lassitude mortelle, au visage affiné jusqu'à la sécheresse qu'encadrent de longs cheveux dorés. Vers sept ans, Gabriel mourut emporté par une maladie de langueur, et M. Miroir, demeuré seul, souhaita mourir le plus promptement possible.

L'ironique destin se plut à prolonger son supplice et déjà des idées noires le hantaient, lorsque, se promenant par hasard dans un faubourg de Paris, il y trouva de quoi supporter la mélancolie des jours et l'écrasant fardeau de sa douleur.

C'était en mai. Le faubourg planté d'arbres et baigné de soleil, éclatant et vert, respirait la gaieté. Un bruit allègre de vie et d'activité s'échappait des ateliers ouverts sur la rue et des rires sonnaient, accompagnant le rythme des marteaux.

Vêtu de noir, appuyé sur sa canne, M. Miroir trottinait sans but, le cœur vide, dévoré d'ennui.

Quatre heures tintèrent à la grosse horloge d'une usine voisine et une cloche à toute volée vibra. Alors la porte d'une mutuelle, devant laquelle passait M. Miroir, s'ouvrit toute grande et toute une troupe de petites filles sortit en poussant mille cris qui mirent dans l'air une rumeur d'ivresse et de liberté.

M. Miroir hocha tristement la tête et pressa le pas, mais ce fut pour arriver devant la mutuelle des garçons au moment même où la porte s'ouvrait.

C'en était trop, M. Miroir, suffoqué par l'émotion, s'assit sur un banc et, stupide, contempla l'interminable défilé des gamins un peu pâles et souillés de poussière, mais si attendrissants avec l'éclat si vif de leurs yeux, leurs rires ingénus et l'impétuosité de leur allure !

M. Miroir sentit des larmes lui mouiller les yeux. Il ne put résister à son désir qui était d'arrêter quelques-uns de ces petits bonshommes, et de les gâter et de s'enivrer de leur surprise et de leur joie. Il appela au hasard :

— Viens ici, petit !

— M'sieu !

Le gamin vint, sa casquette sur la nuque, de l'encre au front, sa gibecière en sautoir, à la fois gouailleur et timide. M. Miroir l'interrogea :

— Aimes-tu les gâteaux ?

Le gosse se grattait le nez sans répondre. M. Miroir poursuivit :

— Qu'est ce qui te ferait plaisir ?

Les yeux du gamin s'illuminèrent ; d'une voix étranglée de bonheur, il avoua :

— Des billes, M'sieu !

Puis, frénétique, avant même que le vieillard eût répondu, agitant les bras, le petit cria de toutes ses forces :

— Hé ! chiche ... Lascart ! Bidon !... à la bloquette ! j'en donne !...

Et M. Miroir fut entouré d'une nuée de gamins qui se disputaient à qui l'approcherait et s'égosillaient, tendaient la main,

— Moi, M'sieu !... Dites M'sieur ! Merci, M'sieur !

***

M. Miroir avait trouvé l'apaisement qu'il cherchait. Depuis, chaque jour, quelque temps qu'il fasse, vers quatre heures, le bonhomme se promène dans les environs d'une école. Il a des sous plein ses poches, des toupies, des billes, quelquefois un jouet rare et cher qu'il tire au sort. Et ses petits amis lui font, une heure au moins, oublier son chagrin.

Ainsi M. Miroir supporte la vie. C'est de tout son cœur qu'il aime ces enfants inconnus auxquels il prodigue des gentillesses.

George Bonnamour.

FEUILLETON DU 10 MAI 1896. — N° 67.

BLESSÉE AU CŒUR

Par Jules MARY

DEUXIÈME PARTIE

LES MISÈRES D'UN CONDAMNÉ

VI

— Comme cela, vous pouvez causer ! Il m'ennuie, à la fin, ce quart d'œil !

— La première chose à faire est de passer à Haudecœur de quoi boire et de quoi manger, en lui expliquant les raisons de son emprisonnement.

— Vous lui glisserez un billet sous la porte, tout à l'heure, pendant que je retiendrai Loiseau en bas. Mais tout cela ne le fera pas sortir de la maison.

— Eh bien ! s'il ne peut quitter la maison où nous sommes, la maison voisine, je suppose, n'est pas surveillée...

— Il n'y a pas de raisons pour qu'elle le soit.

— Alors, je tâcherai qu'il s'évade par la maison voisine.

— Comment ?

— Il me suffirait d'avoir une chambre mansardée à peu de distance de la fenêtre de la mansarde de Haudecœur. Je me charge du reste.

— Il y en a une à louer, je le sais. Mais où et comment est-elle située ? Je l'ignore.

— Je m'en occuperai tout à l'heure. Pour exécuter mon plan, il me reste une bonne partie de l'après-midi et toute la nuit :

Et s'adressant à la mère Léon :

— Le plus pressé est de faire savoir à Haudecœur quels sont les dangers qui le menacent. Allez ! Retenez l'agent pendant quelques minutes. Je vais prévenir Haudecœur... Ensuite, je sortirai. Si j'ai besoin de vous je saurai bien correspondre avec vous sans que Loiseau vous inquiète.

— A la bonne heure, fit la mère Léon. J'aime les gens décidés, moi... Ah ! mademoiselle, je crois que vous avez raison de l'aimer, celui-là... Il ne vous rendra pas malheureuse.

Elle s'en alla.

Loiseau était redescendu.

La concierge le rejoignit, le fit entrer dans sa loge et se mit à causer.

Loiseau avait perdu tout espoir et ne surveillait plus que pour la forme.

Sur une feuille de son calepin, Gérard écrivit à la hâte au crayon :

« Veillez cette nuit et soyez prêt à tout. De la prudence. Il y a des agents autour de la maison et même dans la maison. — On tâchera aujourd'hui de vous faire passer à manger. Votre femme et votre fille se portent bien. »

Hâtivement il alla glisser le mot sous la porte.

Il sentit que, derrière, des doigts s'emparaient du papier et l'attiraient.

Il le lâcha.

En descendant, quelques secondes après, il fit un léger signe à la mère Léon, en grand entretien avec Loiseau.

Ce signe voulait dire :

« Haudecœur est prévenu. »

Gérard ne voulut point perdre de temps.

Il pénétra dans la maison voisine, s'enquit d'une mansarde où il déclara vouloir loger un domestique, loua, paya et monta visiter.

La maison où il se trouvait était plus haute que celle où se cachait l'évadé.

Gérard reconnut aisément la fenêtre qui devait être celle de la mansarde de Haudecœur.

De cette fenêtre à celle de Gérard, impossible de venir, impossible de faire l'ascension. Gérard fut un peu décontenancé. Puis, tout à coup, il se remit :

— Avec une corde lancée d'une fenêtre à l'autre, peut-être serait-ce possible.

Au-dessus de la rue à quinze ou vingt mètres du pavé...

Mais il savait Haudecœur brave et robuste.

Haudecœur n'hésiterait pas.

Cinq minutes après, il entrait dans un café de la rue Saint-Honoré, demandait un télégramme et écrivait :

« Madame Léon, ce soir, ce sera fait. Dites-le à celles que vous savez, afin qu'elles se tranquillisent. »

Il mit lui-même le télégramme à la poste sauta dans une voiture et se fit conduire boulevard Malesherbes, où il avait un appartement dans l'hôtel habité par Marguerite et Jean Demarr.

Jean Demarr et sa femme étaient en Normandie ; Marguerite n'était pas encore revenue à la raison, malgré tous les soins dont elle était entourée, et Jean pour se consacrer à elle, s'était retiré du barreau, ne vivant plus que pour celle qu'il aimait.

Boulevard Malesherbes, Gérard était donc libre.

Lorsqu'il rentra, un valet de chambre lui dit :

— Monsieur, il y a quelqu'un qui attend monsieur au salon. Il a insisté tout particulièrement pour voir monsieur...

— Son nom ?

— Collivet.

— Ah ! fit Gérard avec un vif mouvement de surprise... Collivet, enfin ! C'est bien, je vais le voir.

Et il se dirigea vers le salon.

Collivet attendait, assis dans un fauteuil, les genoux à la hauteur du menton, ses mains maigres sur la pomme de sa canne.

Il avait posé son chapeau sur le tapis.

Il se leva poliment, obséquieux, à l'arrivée de Gérard.

Et celui-ci, sans préambule, joyeusement, lui disait :

— Collivet, nous nous sommes trompés. Collivet, nous n'avons pas échoué dans notre projet de faire évader Haudecœur. Collivet, Haudecœur est vivant... il est à Paris.

L'employé avait du sang-froid.

— Je le savais, monsieur, dit-il, et arrivé moi-même depuis deux jours, je me suis informé si vous étiez à Paris et je venais vous apprendre cette bonne nouvelle...

— De qui la tenez-vous ?

Collivet retira de sa poche quelques journaux.

— Tous les journaux en parlent.

— Eh bien ! Je suis mieux renseigné qu'eux, moi, car je sais où se cache Haudecœur... et je lui ai même écrit...

Collivet ne put retenir un brusque mouvement de joie.

— Ah ! vous connaissez sa retraite, monsieur Gérard ?

— Oui... je vais vous expliquer tout cela. Mais auparavant, je tiens à vous dire que le pauvre homme est en grand danger d'être repris par la police. Moi seul, peut-être, je puis le sauver... Collivet... puis-je toujours compter sur votre aide ?...

Collivet eut un sourire doux.

— Je vous suis dévoué monsieur Gérard, je crois vous l'avoir prouvé en vous accompagnant si loin... Vous pouvez compter sur moi comme vous comptez sur vous-même...

— Bien, Collivet, bien, merci !

Et les deux hommes se serrèrent les mains.

Alors, Gérard raconta à Collivet comment il était allé chez Haudecœur où il avait tout appris.

Collivet ne marqua plus aucun étonnement.

Il paraissait, au contraire, tout joyeux.

Quand Gérard eut tout dit :

— Et que comptez-vous faire, monsieur de Beaupréault, pour le tirer de ce mauvais pas ?

— Voici. Il faut que Haudecœur réussisse à passer dans la maison voisine. J'y ai loué une mansarde. D'une fenêtre à l'autre, il n'y a guère que trois ou quatre mètres. Nous accrocherons une corde à la nôtre et nous la lancerons à Haudecœur.

— Il se rompra les os.

— Il est adroit et fort. Et puis nous l'aiderons.

— D'en bas, les agents en surveillance pourront nous voir.

— Nous choisirons la nuit, bien entendu.

— Ils surveillent également la nuit. Pour éviter toute surprise, il est utile que vous fassiez le guet en bas, dans la rue, monsieur Gérard. Pendant ce temps-là moi, j'accrocherai la corde, je me mettrai en communication avec Haudecœur et je le sauverai. A la moindre alerte, vous m'avertirez et nous resterons tranquilles.

— Vous sentez-vous la vigueur nécessaire pour le secourir, s'il vient à éprouver une faiblesse ?

— Je vous le jure.

— Bien.

Collivet appuya lentement la main sur son front.

Ses yeux étaient fermés.

Il voulait cacher la joie que, malgré toute sa présence d'esprit, il ne pouvait dissimuler.

Ils se donnèrent rendez-vous pour le soir même à onze heures.

Collivet devait se rendre dans la chambre pour y tout préparer.

Lorsqu'il quitta M. de Beaupréault, l'employé se frotta les mains.

Cette fois, Haudecœur était perdu. Il était au pouvoir de Collivet.

Deux partis restaient à prendre.

Ou bien Collivet avertirait tout de suite la police, lui désignerait la retraite de Haudecœur, et le forçat serait réintégré au bagne.

Ou bien il garderait pour lui ce secret et il agirait seul.

Compromis comme il l'était aux yeux de l'évadé, Collivet devinait que si jamais il se retrouvait en face de Haudecœur, il aurait à lui rendre de terribles comptes.

Toute explication serait impossible.

Comment expliquer l'étrange haine dont il avait poursuivi cet homme ?

Entre Haudecœur et Collivet, c'était désormais un duel à mort.

Haudecœur se battait pour la liberté et pour l'honneur.

Collivet se battait pour la vie.

Avertir la police, il n'y songea pas longtemps.

Tant que Haudecœur serait vivant, — libre ou non, — Collivet craindrait de voir ce fantôme se dresser quelque jour contre lui.

Donc, il fallait que Haudecœur mourût !

Et quelle plus belle occasion que celle qui venait de lui être offerte !

Jamais pareille ne se présenterait plus.

Haudecœur mort, toute épouvante de l'avenir s'évanouissait, tout danger disparaissait ; personne ne songerait plus à s'inquiéter du meurtre de Beaupréault ; il n'y aurait plus, au bagne, d'innocent pour crier vengeance et réclamer justice !...

Il alla acheter une corde solide, longue de sept à huit mètres.

Puis, le soir, il se présenta chez la concierge de la maison où Gérard avait loué une chambre.

— Je suis le domestique de M. de Beaupréault, dit-il en passant. J'ai un paquet à mettre dans ma chambre. Demain, on apportera les meubles.

Il se fit conduire, entra et s'enferma.

En attendant Gérard, il ouvrit la fenêtre, y grimpa, s'y installa de son mieux et de là inspecta les environs.

La nuit était très obscure.

La lumière des becs de gaz de la rue n'arrivait pas jusque là-haut.

— Voilà sans doute sa fenêtre ! murmura l'employé.

Et il regardait une mansarde au-dessous, dans la maison voisine.

Tout à coup, la fenêtre de cette mansarde s'ouvrit, elle aussi, mais avec précaution, sans le moindre bruit.

Une tête parut et resta immobile.

Collivet s'effaça le plus qu'il lui fut possible.

Malgré l'obscurité, il venait de reconnaître Haudecœur.

Craignant une imprudence, même, il redescendit. Du reste, presque au même moment, il entendait la fenêtre de Haudecœur se refermer.

Collivet avait apporté une bougie.

Il l'alluma et la planta sur le parquet.

Il consulta sa montre.

— Dix heures.

Gérard ne pouvait tarder. Il l'attendait.

Bientôt, en effet, on frappa à la porte.

Collivet alla ouvrir.

C'était le jeune homme.

— Eh bien, dit-il, tout est prêt ?

— Rien encore, au contraire. Je n'ai voulu rien faire sans vous.

— Vous êtes-vous mis en rapport avec Haudecœur ?

— Non plus. J'ai craint quelque imprudence. Il est encore trop tôt. Et nous avons le temps. Accrochons la corde.

Il y avait dans la mansarde une sorte de réduit en forme d'alcôve séparé de la chambre par deux poutres formant colonnes.

Ils lièrent solidement la corde à l'une des poutres.

Ils calculèrent qu'elle serait assez longue pour atteindre Haudecœur.

Deux vieilles caisses avaient été oubliées dans un coin.

Collivet les approcha de la fenêtre et s'en servit comme de marchepied.

Puis il grimpa, enroula la corde, prêt à la jeter.

— Je vais descendre, fit Gérard. Je crois que nous n'avons rien à craindre. La rue est étroite. Les mansardes sont en retrait sur le toit. Et un balcon au deuxième étage empêche qu'on aperçoive d'en bas ce qui se passe ici. Pour plus de sûreté, toutefois, je vais rester dans la rue. Vous direz à Haudecœur que je l'attends, et que je faciliterai sa fuite hors de Paris et hors de France.

Bien, monsieur.

— Haudecœur doit être sur le qui-vive .. Du bout pendant de la corde, vous n'aurez qu'à frapper à sa fenêtre, et il apparaîtra. Bien qu'il ne soit pas prévenu des détails d'exécution de notre projet, en voyant cette corde accrochée à la maison voisine et se balançant dans le vide, il comprendra que c'est le salut. Il n'hésitera pas... Il montera.

— Il n'hésitera pas et il mourra ! pensa Collivet.

Gérard sortit.

Collivet resta seul.

Il tira son couteau et scia la corde, jusqu'à la moitié de son épaisseur.

Ou bien, tout à l'heure, la corde céderait sous le poids de Haudecœur, ou bien, si elle résistait, quelques coups de couteau auraient vite fait, pendant que l'évadé grimperait, d'achever la criminelle besogne.

Et dans l'un comme dans l'autre cas, Haudecœur, précipité dans le vide du haut de ce sixième étage, s'écraserait sur les pavés.

Collivet laissa son couteau ouvert près de lui.

Il entendit sonner onze heures à l'église Saint-Roch.

— Allons ! murmura-t-il... Gérard est en bas... moi je suis prêt... Plus besoin d'attendre... En route pour l'éternité ! !

Il déroula la corde dans le vide, la fit balancer, et adroitement dirigée, elle alla cogner contre les vitres de la fenêtre, à la mansarde où il avait vu, un instant auparavant, la tête de Haudecœur.

VIII

Dans la soirée de ce même jour, vers six heures, Loiseau était entré dans la loge de la mère Léon :

— C'est pour prendre congé de vous, mère Léon, avait-il dit.

— Ah ! on a donc retrouvé votre homme ?

— A ce qu'il paraît, puisqu'on nous fait cesser toute surveillance.

— Le pauvre diable ! Ce n'est pas moi qui annoncerai la nouvelle à sa femme et à sa fille, bien sûr.

— Adieu, mère Léon. Je vous ai peut-être ennuyée, mais dame ! vous le savez, c'est le métier qui veut ça !

— Sans rancune ! sans rancune ! sûrement que si vous aviez cent mille livres de rentes, vous ne feriez pas ce métier-là, hein ?

— Probable.

Loiseau alluma sa pipe et s'en alla, indifférent.

La mère Léon le suivait d'un malicieux regard.

— Ce n'est pas moi qui te retiendrai, va, mon bonhomme. Mais si tu crois que je suis dupe de ta ruse, tu me crois plus bête que je ne suis... Tu quittes la maison, peut-être, mais ça n'est pas pour aller bien loin... J'ouvrirai l'œil...

En sortant pour des courses aux provisions, ce qu'elle faisait toujours aux heures où son mari rentrait des magasins du Louvre, elle crut voir Loiseau en train de dîner chez un marchand de vins et dans la rue les agents qu'elle avait coutume d'y rencontrer depuis quelques jours.

— Parbleu ! Je ne me trompais pas !

Cependant, il y avait là, peut-être, en dehors de la tentative de Gérard, — sur laquelle elle n'avait aucun détail, — une occasion inespérée de faire évader Haudecœur.

(*A suivre.*) Jules Mary.